

fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des secrets aiment à en babiller ensemble ; cela les rapprochoit ; et Thérèse, en se partageant, me laissoit sentir quelquefois que j'étois seul : car je ne pouvois plus compter pour société celle que nous avions tous trois ensemble. Ce fut alors que je sentis vivement le tort que j'avois eu, durant nos premières liaisons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit son amour pour l'orner de talents et de connoissances qui, nous tenant plus rapprochés dans notre retraite, auroient agréablement rempli son temps et le mien, sans jamais nous laisser sentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarît entre nous, et qu'elle parût s'ennuyer dans nos promenades ; mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin : nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets, bornés désormais à celui de jouir. Les objets qui se présentent m'inspiroient des réflexions qui n'étoient pas à sa portée. Un attachement de treize ans n'avoit plus besoin de paroles ; nous nous connoissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des caillettes, médire et dire des quolibets. C'est surtout dans la solitude qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui sait penser. Je n'avois pas besoin de cette ressource pour me plaire avec elle ; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis étoit qu'il fal-

loit avec cela prendre nos tête-à-tête en bonne fortune : sa mère, qui m'étoit devenue importune, me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi ; c'est tout dire : l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce intime, sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèse cherchoit quelquefois des prétextes pour éluder les promenades que je lui proposois, je cessai de lui en proposer, sans lui savoir mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étois sûr de son cœur, ce m'étoit assez. Tant que mes plaisirs étoient les siens, j'en étois fort aise ; quand cela n'étoit pas, je préférerois son contentement au mien.

Voilà comment, à demi trompé dans mon attente, menant une vie de mon goût, dans un séjour de mon choix, avec une personne qui m'étoit chère, je parvins pourtant à me sentir presque isolé. Ce qui me manquoit m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bonheur et de jouissances il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à présent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des trésors dans les immenses manuscrits que m'avoit donnés le comte de Saint-Pierre. En les examinant, je vis que ce n'étoit presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle, annotés et corrigés de sa main, avec très-peu d'autres petites pièces qui

n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai par ses écrits de morale dans l'idée que m'avoient donnée quelques lettres de lui que madame de Créqui m'avoit montrées, qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que je n'avois cru ; mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique ne me montra que des vues superficielles, des projets utiles, mais impraticables par l'erreur dont l'auteur n'a jamais pu sortir, que les hommes se conduisoient par leurs lumières plutôt que par leurs passions. La haute opinion qu'il avoit prise des connoissances modernes lui avoit fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée, base de tous les établissemens qu'il proposoit, et source de tous ses sophismes politiques. Cet homme rare, l'honneur de son siècle et de son espèce, et le seul, depuis l'établissement du genre humain, qui n'eût d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systèmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont et qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires en pensant travailler pour ses contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras sur la forme à donner à mon ouvrage. Passer à l'auteur ses visions, c'étoit ne rien faire d'utile ; les réfuter à la rigueur étoit faire une chose malhonnête, puisque le dépôt de ses manuscrits, que j'avois accepté et même demandé,

m'imposoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus honnête, le plus équitable et le plus utile : ce fut de donner séparément les idées de l'auteur et les miennes, et pour cela, d'entrer dans ses vues, de les éclaircir, de les étendre, et de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit être composé de deux parties absolument séparées : l'une, destinée à exposer de la façon que je viens de dire, les divers projets de l'auteur ; dans l'autre, qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait son effet, j'aurois porté mon jugement sur ces mêmes projets ; ce qui, je l'avoue, eût pu les exposer quelquefois au sort du sonnet du *Misanthrope*. A la tête de tout l'ouvrage devoit être une vie de l'auteur, pour laquelle j'avois ramassé d'assez bons matériaux, que je me flattois de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de Saint-Pierre dans sa vieillesse ; et la vénération que j'avois pour sa mémoire m'étoit garant qu'à tout prendre monsieur le comte ne seroit pas mécontent de la manière dont j'aurois traité son parent.

Je fis mon *Essai sur la paix perpétuelle*, le plus considérable et le plus travaillé de tous les ouvrages qui composoient ce recueil ; et avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avoit écrit sur ce beau sujet, sans jamais me rebuter par

ses longueurs et par ses redites. Le public a vu cet extrait; ainsi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, et j'ignore s'il le sera jamais : mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je passai de là à la *Polysynodie*, ou *Pluralité des conseils*; ouvrage fait sous le régent pour favoriser l'administration qu'il avoit choisie, et qui fit chasser de l'Académie Française l'abbé de Saint-Pierre pour quelques traits contre l'administration précédente, dont la duchesse du Maine et le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent, tant le jugement que l'extrait : mais je m'en tins là, sans vouloir continuer cette entreprise, que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer se présente d'elle-même, et il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plus tôt. La plupart des écrits de l'abbé de Saint-Pierre étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France, et il y en avoit même de si libres, qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais dans les bureaux des ministres on avoit de tout temps regardé l'abbé de Saint-Pierre comme une espèce de prédicateur moral plutôt que comme un vrai politique, et on le laissoit dire tout à son aise, parce qu'on voyoit bien que personne ne l'écoutoit. Si j'étois parvenu à le faire écouter, le cas eût été bien différent. Il étoit François;

je ne l'étois pas : et, en m'avisant de répéter ses censures, quoique sous son nom, je m'exposois à me faire demander un peu rudement, mais sans injustice, de quoi je me mêlois. Heureusement avant d'aller plus avant, je vis la prise que j'allois donner sur moi, et me retirai bien vite. Je savois que, vivant seul au milieu des hommes, et d'hommes tous plus puissants que moi, je ne pouvois jamais, de quelque façon que je m'y prisse, me mettre à l'abri du mal qu'ils voudroient me faire. Il n'y avoit qu'une chose en cela qui dépendit de moi; c'étoit de faire en sorte au moins que quand ils m'en voudroient faire, ils ne le pussent qu'injustement. Cette maxime, qui me fit abandonner l'abbé de Saint-Pierre, m'a fait souvent renoncer à des projets beaucoup plus chéris. Ces gens, toujours prompts à faire un crime de l'adversité, qui jugent de ma conduite par mes disgrâces, seroient bien surpris s'ils savoiient tous les soins que j'ai pris en ma vie pour qu'on ne pût jamais me dire avec équité dans mes malheurs : *Tu les as bien mérités.*

Cet ouvrage abandonné me laissa quelque temps incertain sur le choix de celui que j'y ferois succéder; et cet intervalle de désœuvrement fut ma perte, en me laissant tourner mes réflexions sur moi-même, faute d'objet étranger qui m'occupât. Je n'avois plus de projet pour l'avenir qui pût amuser mon imagination. Il ne m'étoit pas même possible d'en faire, puisque la

situation où j'étois étoit précisément celle où s'étoient réunis tous mes desirs : je n'en avois plus à former, et j'avois encore le cœur vide. Cet état étoit d'autant plus cruel que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois rassemblé mes plus tendres affections dans une personne selon mon cœur, qui me les rendoit : je vivois avec elle sans gêne, et pour ainsi dire à discrétion. Cependant un secret serrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle : en la possédant je sentoie qu'elle me manquoit encore, et la seule idée que je n'étois pas tout pour elle, faisoit qu'elle n'étoit presque rien pour moi.

J'avois des amis des deux sexes auxquels j'étois attaché par la plus pure amitié, par la plus parfaite estime ; je comptois sur le plus vrai retour de leur part, et il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit de douter une seule fois de leur sincérité : cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que douce par leur obstination, par leur affectation même à contrarier tous mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, tellement qu'il me suffisoit de paroître désirer une chose qui n'intéressoit que moi seul et qui ne dépendoit pas d'eux, pour les voir tous se liguer à l'instant même pour me contraindre d'y renoncer. Cette obstination de me contrôler en tout dans mes fantaisies, d'autant plus injuste que, loin de contrôler les leurs, je ne m'en informois pas même, me devint si cruellement onéreuse, qu'enfin je ne recevois pas une de

leurs lettres sans sentir, en l'ouvrant, un certain effroi qui n'étoit que trop justifié par sa lecture. Je trouvois que, pour des gens tous plus jeunes que moi, et qui tous auroient eu grand besoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient, c'étoit aussi trop me traiter en enfant. Aimez-moi, leur disois-je, comme je vous aime, et du reste ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres ; voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une, ce n'a pas du moins été la dernière.

J'avois une demeure isolée, dans une solitude charmante ; maître chez moi, j'y pouvois vivre à ma mode, sans que personne eût à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir, mais indispensables. Toute ma liberté n'étoit que précaire ; plus asservi que par des ordres, je devois l'être par ma volonté : je n'avois pas un seul jour dont, en me levant, je pusse me dire : J'emploierai ce jour comme il me plaira. Bien plus ; outre ma dépendance des arrangements de madame d'Épinay, j'en avois une autre, bien plus importune, du public et des survenants. La distance où j'étois de Paris n'empêchoit pas qu'il ne me vînt journellement des tas de désœuvrés qui, ne sachant que faire de leur temps, prodiguoient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensois le moins, j'étois impitoyablement assailli ; et rarement j'ai fait

un joli projet pour ma journée, sans le voir renverser par quelque arrivant.

Bref, au milieu des biens que j'avois le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenois par élans sur les jours sereins de ma jeunesse, et je m'écriois, quelquefois en soupirant : Ah ! ce ne sont pas encore ici les Charmettes !

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amènèrent à réfléchir sur le point où j'étois parvenu, et je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, et croyant approcher du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont mon cœur étoit avide, sans avoir donné l'essor aux vifs sentiments que j'y sentois en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentois dans mon âme en puissance, et qui, faute d'objet, s'y trouvoit toujours comprimée, sans pouvoir s'exhaler que par mes soupirs.

Comment se pouvoit-il qu'avec une âme naturellement expansive, pour qui vivre c'étoit aimer, je n'eusse pas trouvé jusque alors un ami tout à moi, un véritable ami, moi qui me sentois si bien fait pour l'être ! Comment se pouvoit-il qu'avec des sens si combustibles, qu'avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas, du moins une seule fois, brûlé de sa flamme pour un objet déterminé ? Dévoré du besoin d'aimer

sans l'avoir jamais pu bien satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions, tristes, mais attendrissantes, me faisoient replier sur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douceur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avoit pas donné. A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi ? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant celui de cette injustice, m'en dédommageoit en quelque sorte, et me faisoit verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

Je faisois ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de juin, sous des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante pour laquelle j'étois né, mais dont le ton dur et sévère où venoit de me monter une longue effervescence m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeler le dîné du château de Toune, et ma rencontre avec ces deux charmantes filles dans la même saison et dans des lieux à peu près semblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignoit me rendoit plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même espèce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient donné de l'émotion dans ma

jeunesse, mademoiselle Galley, mademoiselle de Graffenried, mademoiselle de Breil, madame Basile, madame de Larnage, mes jolies écolières, et jusqu'à la piquante Zulietta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail d'houris, de mes anciennes connoissances pour qui toutes le goût le plus vif ne m'étoit pas un sentiment nouveau. Mon sang s'allume et pétille, la tête me tourne malgré ses cheveux grisonnants; et voilà le grave citoyen de Genève, voilà l'austère Jean-Jacques, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout à coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus saisi, quoique si prompte et si folle, fut si durable et si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise imprévue et terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivresse, à quelque point qu'elle fût portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge et ma situation, jusqu'à me flatter de pouvoir inspirer de l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance je sentois en vain consumer mon cœur. Je ne l'espérai point, je ne le désirai pas même. Je savois que le temps d'aimer étoit passé, je sentois trop le ridicule des galants surannés pour y tomber, et je n'étois pas homme à devenir avantageux et confiant sur mon déclin, après l'avoir été si peu durant mes plus belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurois craint les orages domes-

tiques, et j'aimois trop sincèrement ma Thérèse pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres des sentiments plus vifs que ceux qu'elle m'inspiroit.

Que fis-je en cette occasion? Déjà le lecteur l'a deviné pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères; et, ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne me vint plus à propos et ne se trouva si féconde. Dans mes continuellen extases je m'enivrois à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée au milieu des objets charmants dont je m'étois entouré, que j'y passois les heures, les jours sans compter; et, perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avois-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyois arriver de malheureux mortels qui venoient me retenir sur la terre, je ne pouvois ni modérer ni cacher mon dépit, et, n'étant

plus maître de moi, je leur faisois un accueil si brusque, qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misanthropie, par tout ce qui m'en eût acquis une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant, et remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eût soulagé, savoir les bougies, et cela fit trêve à mes angéliques amours : car, outre qu'on n'est guère amoureux quand on souffre, mon imagination, qui s'anime en campagne et sous les arbres, languit et meurt dans la chambre et sous les solives d'un plancher. J'ai cent fois regretté qu'il n'existât pas des Dryades ; car c'eût infailliblement été parmi elles que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracés domestiques vinrent en même temps augmenter mes chagrins. Madame Le Vasseur, en me faisant les plus beaux compliments du monde, aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien voisinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon insu plusieurs dettes au nom de Thérèse, qui le savoit, et qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me fâchoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh ! comment celle pour qui jamais je n'eus

aucun secret pouvoit-elle en avoir pour moi ? Peut-on dissimuler quelque chose aux gens qu'on aime ? La coterie holbachique, qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris, commençoit à craindre tout de bon que je ne me plusse en campagne, et que je ne fusse assez fou pour y demeurer.

Là, commencèrent les tracasseries par lesquelles on cherchoit à me rappeler indirectement à la ville. Diderot, qui ne vouloit pas se montrer si tôt lui-même, commença par me détacher Deleyre, à qui j'avois procuré sa connoissance, lequel recevoit et me transmettoit les impressions que vouloit lui donner Diderot sans que lui, Deleyre, en découvrit le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce et folle rêverie. Je n'étois pas rétabli de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poème sur la ruine de Lisbonne, que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire et de lui parler de sa pièce. Je le fis par une lettre qui a été imprimée long-temps après sans mon aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme, accablé, pour ainsi dire, de prospérités et de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, et trouver toujours que tout étoit mal, je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, et de lui prouver que tout étoit bien. Voltaire, en paroissant toujours

croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au Diable; puisque son dieu prétendu n'est qu'un être malfaisant, qui, selon lui, ne prend du plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est surtout révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce, qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse et cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter et peser les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, et je lui prouvai que, de tous ces maux, il n'y en avoit pas un dont la Providence ne fût disculpée, et qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme a fait de ses facultés plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, et je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant, lui connoissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur Tronchin, son médecin et son ami, avec plein pouvoir de la donner ou supprimer, selon ce qu'il trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Voltaire me répondit, en peu de lignes, qu'étant garde-malade et malade lui-même il remettoit à un autre temps sa réponse, et ne dit pas un mot sur la question. Tronchin, en m'envoyant cette lettre, m'en écrivit une, où il marquoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même montré ces deux lettres, n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes; mais elles sont en original dans mes recueils (liasse A, nos 20 et 21). Depuis lors Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée: elle n'est autre que le roman de Candide, dont je ne puis parler, parce que je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantastiques amours, et c'étoit peut-être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les suites funestes; mais ma mauvaise étoile fut la plus forte, et à peine recommençai-je à sortir, que mon cœur, ma tête et mes pieds, reprirent les mêmes routes: je dis les mêmes, à certains égards; car mes idées, un peu moins exaltées, restèrent cette fois sur la terre; mais avec un choix si exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'étoit guère moins chimérique que le monde imaginaire que je venois d'abandonner.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images: je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est plus aimable en même temps: je les douai de deux caractères analogues, mais différents; de deux figures,

non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animoi-ent la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre foible; mais d'une si touchante foiblesse que la vertu sembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, et même quelque chose de plus; mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulois ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Épris de mes deux char-ants modèles, je m'identifiois avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'étoit possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentoiss.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvois point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré: les vallées de la Thessalie m'auroient pu contenter si je les avois vues; mais mon imagination, fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui, et me faire illusion sur la réalité des habitants que j'y voulois mettre. Je songeai long-temps aux îles Borromées dont l'aspect délicieux m'avoit transporté, mais j'y trouvai trop d'ornement et d'art pour mes personnages. Il me falloit cependant un lac, et je finis par choisir

celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer; je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste des positions, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté totale du spectacle qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'âme, achevèrent de me déterminer, et j'établis à Vevai mes jeunes pupilles. Voilà tout ce que j'imaginai du premier bond; le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-temps à un plan si vague, parce qu'il suffisoit pour remplir mon imagination d'objets agréables, et mon cœur de sentiments dont il aime à se nourrir. Ces fictions, a force de revenir, prirent enfin plus de consistance, et se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offroient, et rappelaient tout ce que j'avois senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au désir d'aimer que je n'avois jamais pu satisfaire, et dont je me sentoiss dévoré.

Je jetai d'abord sur le papier quelques lettres éparses sans suite et sans liaison, et lorsque je m'avisai de vouloir les coudre, j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable et

de très-vrai , est que les deux premières parties ont été écrites presque en entier de cette manière , sans que j'eusse aucun plan bien formé , et même sans prévoir qu'un jour je serois tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent , sont pleines d'un remplissage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes douces rêveries , j'eus une visite de madame d'Houdetot , la première qu'elle m'eût faite en sa vie , mais qui malheureusement ne fut pas la dernière , comme on verra ci-après. La comtesse d'Houdetot étoit fille de feu M. de Bellegarde , fermier-général , sœur de M. d'Épinay et de MM. de La Live et de La Briche , qui depuis ont été tous deux introducteurs des ambassadeurs. J'ai parlé de la connoissance que je fis avec elle étant fille. Depuis son mariage , je ne la vis qu'aux fêtes de la Chevrette , chez madame d'Épinay sa belle-sœur. Ayant souvent passé plusieurs jours avec elle , tant à la Chevrette qu'à Épinay , non-seulement je la trouvai toujours très-aimable , mais je crus lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit assez à se promener avec moi ; nous étions marcheurs l'un et l'autre , et l'entretien ne tarisoit pas entre nous. Cependant , je n'alais jamais la voir à Paris , quoiqu'elle m'en eût prié et même sollicité plusieurs fois. Ses liaisons avec M. de Saint-Lambert , avec qui je

commençois d'en avoir , me la rendirent encore plus intéressante , et c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami , qui pour lors étoit , je crois , à Mahon , qu'elle vint me voir à l'Ermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher , quittant le chemin qui tournoit , voulut traverser en droiture du moulin de Clairvaux à l'Ermitage : son carrosse s'embourba dans le fond du vallon ; elle voulut descendre et faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée ; elle enfonçoit dans la crotte , ses gens eurent toute la peine du monde à la dégager , et enfin elle arriva à l'Ermitage en bottes , et perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver. Il fallut changer de tout ; Thérèse y pourvut , et je l'engageai d'oublier la dignité pour faire une collation rustique dont elle se trouva fort bien. Il étoit tard , elle resta peu ; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût , et parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante ; mais , hélas ! ce retard ne me garantit de rien.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douteroit pas , à la garde du fruit de M. d'Épinay. L'Ermitage étoit le réservoir des eaux du parc de la Chevrette : il y avoit un jardin clos de murs , et garni d'espaliers et d'autres arbres qui donnoient plus de fruits à M. d'Épinay que

son grand potager de la Chevette, et fournissoit presque toute l'année son office et sa table. Pour n'être pas un hôte absolument inutile, je me chargeai de la direction du jardin et de l'inspection du jardinier. Tout alla bien jusqu'au temps des fruits ; mais à mesure qu'ils mûrissent je les voyois disparaître, sans savoir ce qu'ils étoient devenus. Le jardinier m'assura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs ; j'en détruisis beaucoup, et le fruit n'en disparoissoit pas moins. Je guettaï si bien qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorency, d'où il venoit les nuits avec sa femme et ses enfants enlever les dépôts de fruits qu'il avoit faits pendant la journée, et qu'il faisoit vendre à la halle à Paris, aussi publiquement que s'il eût eu un jardin à lui. Ce misérable, que je comblois de bienfaits, dont Thérèse habilloit les enfants, et dont je nourrissois presque le père qui étoit mendiant, nous dévalisoit aussi aisément qu'effrontément, aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre, et dans une seule nuit il parvint à vider ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi, j'endurai tout ; mais voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Madame d'Épinay me pria de le payer, de le mettre dehors, et d'en chercher un autre ; ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdoit toutes les nuits autour de l'Er-

mitage, armé d'un gros bâton ferré qui avoit l'air d'une massue, et suivi d'autres vauriens de son espèce, pour rassurer les gouverneuses que cet homme effrayoit terriblement, je pris le parti de faire coucher son successeur toutes les nuits à l'Ermitage ; et, cela ne les tranquilisant pas encore, je fis demander à madame d'Épinay un fusil que je tins dans la chambre du jardinier, avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin, si l'on tentoit de forcer la porte ou d'escalader le jardin, et de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'étoit assurément la moindre précaution que pût prendre, pour la sûreté commune, un homme incommodé, ayant à passer l'hiver au milieu des bois, seul avec deux femmes timides. Enfin, je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de sentinelle. Deleyre m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, et ris avec lui de mon appareil militaire. De retour à Paris, il en voulut amuser Diderot à son tour, et voilà comment la coterie holbachique apprit que je voulois tout de bon passer l'hiver à l'Ermitage. Cette constance qu'ils n'avoient pu se figurer les désorienta ; et en attendant qu'ils imaginassent quelque autre tracasserie pour me rendre mon séjour déplaisant (1), ils me déta-

(1) J'admire en ce moment ma stupidité de n'avoir pas vu, quand j'écrivois ceci, que le dépit avec lequel les holbachiens me virent aller et rester à la

chèrent par Diderot le même Deleyre qui, d'abord ayant trouvé mes précautions toutes simples, finit par les trouver inconséquentes à mes principes et pis que ridicules, dans des lettres où il m'accabloit de plaisanteries amères et assez piquantes pour m'offenser, si mon humeur eût été tournée de ce côté. Mais alors saturé de sentiments affectueux et tendres, et n'étant susceptible d'aucun autre, je ne voyois dans ses aigres sarcasmes que le mot pour rire, et ne le trouvois que folâtre où tout autre l'eût trouvé extravagant. Ainsi, ceux qui le souffloient en furent cette fois pour leur peine, et je n'en passai pas mon hiver moins tranquillement.

A force de vigilance et de soins, je parvins à garder si bien le jardin, que, quoique la récolte du fruit eût presque manqué cette année, le produit fut triple de celui des années précédentes; et il est vrai que je ne m'épargnois point pour le préserver, jusqu'à escorter les envois que je faisois à la Chevrette ou à Épinay, jusqu'à porter des paniers moi-même; et je me souviens que

campagne, regardoit principalement la mère Le Vasseur, qu'ils n'avoient plus sous la main pour les guider dans leurs systèmes d'imposture par des points fixes de temps et de lieux. Cette idée, qui me vient si tard, éclaircit parfaitement la bizarrerie de leur conduite, qui, dans toute autre supposition, est inexplicable.

nous en portâmes un si lourd, la tante et moi, que, prêts à succomber sous le faix, nous fûmes contraints de nous reposer de dix en dix pas, et n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis, je voulus reprendre mes occupations casanières : il ne me fut pas possible. Je ne voyois partout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitoient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi-même; le délire ne me quittoit plus. Après beaucoup d'efforts inutiles pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout-à-fait séduit par elles, et je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre et quelque suite pour en faire une espèce de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement et si hautement. Après les principes sévères que je venois d'établir avec tant de fracas, après les maximes austères que j'avois prêchées, après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiroient l'amour et la mollesse, pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant que de me voir tout à coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres que j'avois si durement censurés? Je sentois cette inconséquence dans toute sa force; je me la reprochois, j'en rougissois, je m'en dépitais: mais tout cela ne put suffire pour me ramener

à la raison. Subjugué complètement, il fallut me soumettre à tout risque, et me résoudre à braver le Qu'en dira-t-on; sauf à délibérer dans la suite si je me résoudrois à montrer mon ouvrage ou non: car je ne supposois pas encore que jamais j'en vinsse à le publier.

Ce parti pris, je me jette à plein collier dans mes rêveries; et à force de les tourner et retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit assurément le meilleur parti qui pût se tirer de mes folies: l'amour du bien, qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna naturellement vers des objets utiles, et dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu de leurs grâces, si le doux coloris de l'innocence y eût manqué.

Une fille foible est un objet de pitié que l'amour peut rendre intéressant, et qui souvent n'est pas moins aimable: mais qui peut supporter sans indignation le spectacle des mœurs à la mode? et qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidèle, qui, foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs, prétend que son mari soit pénétré de reconnaissance de la grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait? Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature, et leurs leçons ne sont pas assez près de nous. Mais qu'une jeune personne, née avec un cœur aussi tendre qu'honnête, se laisse vaincre à l'amour étant

filles, et retrouve étant femme des forces pour le vaincre à son tour, et se maintenir vertueuse: quiconque vous dira que ce tableau dans sa totalité est scandaleux et n'est pas utile, est un menteur et un hypocrite: ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs et d'honnêteté conjugale qui tient radicalement à tout l'ordre social, je m'en fis un plus secret de concorde et de paix publique, objet plus grand, plus important peut-être en lui-même, et du moins pour le moment où l'on se trouvoit. L'orage excité par l'Encyclopédie, loin de se calmer, étoit alors dans sa plus grande force. Les deux partis déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, ressembloient plus à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer, qu'à des chrétiens et des philosophes qui veulent s'éclairer, se convaincre mutuellement, et se ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un et à l'autre que des chefs remuans qui eussent du crédit, pour dégénérer en guerre civile; et Dieu sait ce qu'eût produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés! Ennemi né de tout esprit de parti, j'avois dit franchement aux uns et aux autres des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avisai d'un autre expédient, qui, dans ma simplicité de cœur, me parut admirable: c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, et de montrer dans chaque parti le mérite

et la vertu dans l'autre, dignes de l'estime publique et du respect de tout l'univers. Ce projet peu sensé, qui supposoit de la bonne foi dans les hommes, et par lequel je tombai dans le défaut que je reprochois à l'abbé de Saint-Pierre, eut le succès qu'il devoit avoir; il ne rapprocha point les partis et ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eût fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un enthousiasme digne du motif qui me l'inspiroit; et je dessinai les deux caractères de Wolmar et de Julie, dans un ravissement qui me faisoit croire que je parviendrois à les rendre aimables tous les deux, et, qui plus est, l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avois tracées; et, de l'arrangement que je leur donnai, résultèrent les deux premières parties de la Julie, que je fis et mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, séchant l'écriture avec de la poudre d'azur et d'argent, cousant mes cahiers avec de la nompaille bleue, enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolois, malgré ma barbe déjà grisonnante. Tous les soirs, au coin de mon feu, je lisois et relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglotoit avec moi d'attendrissement; la mère qui, ne trouvant point là de compliments, n'y comprenoit

rien, restoit tranquille, et se contentoit dans les moments de silence de me répéter toujours : *Monsieur, cela est bien beau.*

Madame d'Épinay, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois, dans une maison isolée, envoyoit très-souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, et jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas spécifier, parmi ces témoignages, qu'elle m'envoya son portrait, et qu'elle me demanda des instructions pour avoir le mien, peint par Latour, et qui avoit été exposé au Salon. Je ne dois pas omettre une autre de ses attentions, qui paroîtra risible, mais qui fait trait à l'histoire de mon caractère, par l'impression qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il geloit très-fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de plusieurs commissions dont elle s'étoit chargée, j'y trouvai un petit jupon de dessous de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquoit avoir porté, et dont elle vouloit que je me fisse faire un gilet. Le tour de son billet étoit charmant, plein de caresse et de naïveté. Ce soin plus qu'amical me parut si tendre, comme si elle se fût dépouillée pour me vêtir, que, dans mon émotion, je baisai vingt fois en pleurant le billet et le jupon : Thérèse me croyoit devenu fou. Il est singulier que, de toutes les marques d'amitié que madame d'Épinay m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché

comme celle-là, et que, même depuis notre rupture, je n'y ai jamais repensé sans attendrissement. J'ai long-temps conservé son petit billet, et je l'aurois encore s'il n'eût eu le sort de mes autres lettres du même temps.

Quoique mes rétentions me laissassent alors peu de relâche en hiver, et qu'une partie de celui-ci je fusse réduit à l'usage des sondes, ce fut pourtant, à tout prendre, la saison que, depuis ma demeure en France, j'ai passée avec le plus de douceur et de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint presque à l'abri des survenants, je savourai, plus que je n'ai fait avant et depuis, cette vie indépendante, égale et simple, dont la jouissance ne faisoit pour moi qu'augmenter le prix, sans autre compagnie que celle des deux gouverneuses en réalité, et celle des deux cousines en idée. C'est alors surtout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon sens de prendre, sans égard aux clameurs de mes amis, fâchés de me voir affranchi de leur tyrannie; et, quand j'appris l'attentat exécrationnable d'un forcené, quand Deleyre et madame d'Épinay me parloient dans leurs lettres du trouble et de l'agitation qui régnoient dans Paris, combien je remerciai le ciel de m'avoir éloigné de ces spectacles d'horreurs et de crimes qui n'eussent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuse que l'aspect des désordres publics m'avoit donnée, tandis que,

ne voyant plus autour de ma retraite, que des objets rians et doux, mon cœur ne se livroit qu'à des sentiments aimables! Je note ici avec complaisance le cours des derniers moments paisibles qui m'ont été laissés. Le printemps qui suivit cet hiver si calme, vit éclore le germe des malheurs qui me restent à décrire, et dans le tissu desquels on ne verra plus d'intervalle semblable où j'aie eu le loisir de respirer.

Je crois pourtant me rappeler que, durant cet intervalle de paix, et jusqu'au fond de ma solitude, je ne restai pas tout-à-fait tranquille de la part des holbachiens. Diderot me suscita quelque tracasserie, et je suis fort trompé si ce n'est durant cet hiver que parut le *Fils naturel* dont j'aurai bientôt à parler. Outre que, par des causes que l'on saura dans la suite, il m'est resté peu de monuments sûrs de cette époque, ceux mêmes qu'on m'a laissés sont très-peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ses lettres. Madame d'Épinay, madame d'Houdetot ne datoient guère les leurs que du jour de la semaine, et Deleyre faisoit comme elles le plus souvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre, il a fallu suppléer, en tâtonnant, des dates incertaines sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi, ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter ci-après, dans un seul article, tout ce que je m'en puis rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon

tendre délire; et, dans mes érotiques transports, j'avois composé, pour les dernières parties de la Julie, plusieurs lettres qui, j'ose le dire, se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entre autres celles de l'Élysée et de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir et fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre; il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Précisément dans le même temps j'eus de madame d'Houdetot une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari, qui étoit capitaine de gendarmerie, et de son amant, qui servoit aussi, elle étoit venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorency, où elle avoit loué une assez jolie maison. Ce fut de là qu'elle vint faire à l'Ermitage une nouvelle excursion. A ce voyage elle étoit à cheval et en homme. Quoique je n'aime point ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, et pour cette fois ce fut de l'amour. Comme il fut le premier et l'unique en toute ma vie, et que ses suites le rendront à jamais mémorable et terrible à mon souvenir, qu'il me soit permis d'entrer dans quelques détails sur cet article.

Madame la comtesse d'Houdetot approchoit de la trentaine et n'étoit point belle: son visage étoit marqué de la petite-vérole, son teint man-

quoit de finesse; elle avoit la vue basse et les yeux un peu ronds; mais elle avoit l'air jeune avec tout cela, et sa physionomie, à la fois vive et douce, étoit caressante. Elle avoit une forêt de grands-cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui descendoient au jarret; sa taille étoit mignonne, et elle mettoit dans tous ses mouvements de la gaucherie et de la grâce tout à la fois. Elle avoit l'esprit très-naturel et très-agréable; la gaîté, l'étourderie et la naïveté s'y marioient très-heureusement; elle abondoit en saillies charmantes qu'elle ne recherchoit point, et qui lui venoient quelquefois malgré elle. Elle avoit plusieurs talents agréables, jouoit du clavecin, dansoit bien, faisoit d'assez jolis vers. Pour son caractère, il étoit angélique; la douceur d'âme en faisoit le fond; mais, hors la prudence et la force, il rassembloit toutes les vertus. Elle étoit surtout d'une telle sûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la société, que ses ennemis mêmes n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis ceux ou plutôt celles qui la haïssoient; car, pour elle, elle n'avoit pas un cœur qui pût haïr, et je crois que cette conformité de naturel contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié, je ne lui ai jamais ouï parler mal des absents, pas même de sa belle-sœur. Elle ne pouvoit ni déguiser ce qu'elle pensoit à personne, ni même contraindre aucun de ses sentiments, et je suis